

Contradictions linguistiques : sur le rapport entre langue parlée et langue écrite, langue dominée et langue dominante.

Le cas de l'Alsace et de la Moselle.

Roland Pfefferkorn

Professeur agrégé de sciences sociales
à l'Université Marc Bloch de Strasbourg¹

Cet article discute à partir de l'exemple mosellan et alsacien des rapports entre langue écrite et langue parlée et entre langue dominante et langue dominée, et de ces rapports entremêlés. Il souligne notamment le caractère profondément contradictoire du changement de langue, qui, même s'il est imposé, n'est pas exclusivement négatif. Il montre aussi que la connexion des deux débats - débat sur les langues régionales et sur le bilinguisme - réactivés par la mondialisation libérale de l'économie et par la question de la signature de la Charte européenne sur les langues régionales pose un certain nombre de problèmes nouveaux à l'heure actuelle, notamment en raison du déclin de la pratique des dialectes allemands. En effet si la notion de bilinguisme renvoie à la pratique de deux langues, la question qui se pose aussi est de savoir précisément de quelles langues et de quelles pratiques il s'agit. Les classes bilingues, en particulier les classes français-allemand en Alsace et en Moselle, ne risquent-elles pas d'être instrumentalisées par les catégories sociales favorisées afin d'éviter le mélange social à leurs enfants. Le principal enjeux des classes bilingues est peut-être moins "régional" que "social".

- | -

La réflexion qui suit s'appuie sur l'évolution récente des pratiques linguistiques en Alsace et en Moselle², mais aussi sur mon expérience et mon vécu personnels³. Mosellan germanophone d'origine, la langue française a été d'abord pour moi la langue de l'école, celle par laquelle il fallait passer pour apprendre à lire et à écrire. La conscience claire que l'allemand, le *Hochdeutsch* était la forme écrite de ma langue parlée, qualifiée de "patois", n'est venue que plus tard, après avoir commencé à apprendre l'allemand, en tant que langue vivante étrangère à l'école, plus précisément au collège d'enseignement secondaire, à partir de la classe de sixième. La langue française m'a été imposée *de facto*, car dans les années 1950-1960 dans ma famille comme dans l'ensemble de mon village d'origine tout le monde parlait l'allemand, un dialecte allemand. Mais dans ce contexte géographique et historique

¹Il est notamment l'auteur, en collaboration avec Alain Bihl, de *Hommes-femmes, l'introuvable égalité*, Editions de l'Atelier, 1996 et de *Déchiffrer les inégalités*, Syros, 1999 (nouvelle édition refondue).

²Cf notamment Beyer et alii, « Atlas linguistique et ethnographique de l'Alsace », Paris, Ed. du CNRS, 1969, 1984 ; *Saisons d'Alsace*, n° 133 (dossier : « Le dialecte malgré tout »), automne 1996, notamment l'article d'Arlette Bothorel et Dominique Huck (« Entre savoir et imaginaire ») ; *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n° 8, 1979, notamment les articles de W. Ladin et G. Rosenfeld (« Les processus de normalisation linguistique en Alsace ») et de Pierre Vogler (« Quelle pratique linguistique pour l'Alsace ») ; Marie-Noëlle Denis et Calvin Veltmann, *Le déclin du dialecte alsacien*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1989.

³Cet article reprend et prolonge des éléments de réflexion publiés précédemment dans la *Revue des sciences sociales de la France de l'Est* (1998, n° 25) et dans *Passerelles* (1998, n° 17 et 1999, 18).

la langue française a aussi représenté pour moi une formidable ouverture, ouverture à l'école d'abord avec tout ce que cela implique, ouverture au monde des idées, ouverture à l'écrit, à la littérature et à la culture, ouverture à des problématiques et à des valeurs...

Le changement de langue m'a été imposé par les circonstances, par la scolarisation d'abord. Je l'ai donc incontestablement subi. Mais en même temps ce processus n'était pas univoque. En effet, tout n'est pas négatif dans un changement de langue, y compris quand il est imposé. Cela dépend aussi de ce qui est véhiculé par la nouvelle langue, des possibilités qui sont offertes par elle, possibilités d'accès à des mondes nouveaux, possibilités aussi d'ascension sociale. *In fine* tout dépend de la manière dont ce changement est vécu. L'expérience de ce changement peut donc être très différente d'un individu à l'autre, d'un groupe social à l'autre. Cette expérience peut être vécue de manière très positive quand le changement résulte en quelque sorte d'une décision personnelle, du moins quand le phénomène est vécu comme tel. Ainsi Elias Canetti raconte dans *Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée*⁴ dans quelles circonstances il en est venu à choisir la langue allemande. Après un parcours familial et personnel mouvementé, bercé d'abord dans son enfance par le *ladino* (l'espagnol des juifs sépharades), mais aussi par d'autres langues, notamment le bulgare et le turc, puis immergé dans un bain linguistique anglais, c'est l'allemand que Canetti a finalement choisi dans son adolescence, essentiellement pour de solides raisons affectives. Et c'est dans cette langue qu'il s'exprimera plus tard en tant qu'écrivain. A l'inverse, dans certains cas, le changement de langue, surtout quand il est imposé, semble vécu de manière très négative. Cependant le caractère contradictoire du changement de langue est probablement sous-estimé par ceux qui reconstruisent dans un premier temps comme absolument négative leur expérience personnelle avant de la généraliser dans un second⁵.

Certes, il est vrai que j'ai connu la répression linguistique la plus imbécile dans les années 1958-1964 quand j'étais à l'école primaire de mon village dans le pays de Bitche (extrême-Est du département de la Moselle). Quoi de plus imbécile en effet que d'être forcé par l'instituteur d'écrire 100 fois : « *Je n'ai pas le droit de parler allemand dans la cour de récréation* », et ceci à de nombreuses reprises durant l'année ! Quoi de plus imbécile que la pancarte accrochée au mur de la salle de classe : « *Défense de cracher par terre et de parler allemand* » !. Quoi de plus imbécile que de désigner du terme à connotation fortement péjorative de "patois" la langue parlée des habitants de cette région ! A tel point que cette appellation : "patois" a été largement intériorisée et est encore utilisée de nos jours en Moselle par celles et ceux qui s'expriment en dialecte allemand francique. Car pour les agents essentiels de l'imposition du français qu'étaient *de facto* les instituteurs, les indigènes parlaient le "patois" en Moselle et l'"alsacien" en Alsace. On y reviendra.

Mais il est vrai aussi que l'école et par dessus tout l'accès à la langue écrite française ont représenté un élargissement considérable de mon horizon. Surtout à partir de la sixième qui à cette époque n'était encore accessible qu'à une infime minorité d'élèves dans certaines zones rurales - par exemple, dans mon village 3 garçons seulement sur un total de 35 garçons et filles de ma classe d'âge sont allés en sixième, les autres sont allés travailler, la plupart à 14 ans, le plus souvent à la cristallerie proche - le monde de l'école représentait une possibilité de découvrir

⁴Albin Michel, 1980.

⁵Cf. Daniel Laumesfeld dans les chapitres autobiographiques de son ouvrage, *La Lorraine francique. Culture mosaïque et dissidence linguistique*, L'Harmattan, 1996.

d'autres mondes, de rompre avec l'enfermement, à la fois familial et communautaire du village. Au demeurant le problème qui s'est posé pour moi n'est pas si différent de celui de tous les enfants des milieux populaires qui partout en France, à l'école, doivent apprendre la "langue de l'école", il est simplement plus compliqué parce que la langue de l'école est vraiment très différente de la langue parlée.

L'école permettait de casser les murs et offrait, me semble-t-il, une possibilité d'atteindre l'universel. Et ne faut-il pas, pour tenter d'atteindre l'universel, pouvoir quitter le village pour la ville, réellement ou métaphoriquement, ne serait-ce que par les livres, la lecture, l'écriture ? Reculer des limites trop étriquées, aller au-delà de la ligne d'horizon... S'ouvrir au monde. Un peu dans le sens indiqué par Miguel Torga quand il parle en 1954 à ses compatriotes du Tras-os-Montes immigrés au Brésil. Pour l'écrivain portugais, le lieu d'origine ne peut véritablement être *authentique* que « *s'il est exposé aux regards du monde* », ce qu'il résume dans cette phrase admirable : « *L'universel, c'est le local moins les murs* »⁶. Car ce sont *les murs* qui font de l'univers familial, villageois, local, régional, national un cadre trop étriqué et étouffant.

Ce cadre "communautaire" est de surcroît souvent, pour ne pas dire toujours, enchanté. Les conflits et la violence, même quand ils sont omniprésents et quand ils s'expriment de manière brute, sont éludés dans les représentations. Le film *Padre Padrone* donne de ce point de vue des rapports archaïques à la campagne, y compris entre jeunes et adultes ou entre hommes et femmes, une image plus proche de la réalité que les descriptions enchantées des communautés villageoises consensuelles dont tous les membres seraient sensés avoir les mêmes intérêts... et de surcroît les mêmes racines⁷. Cette vision enchantée relève bien sûr d'une reconstruction imaginaire du passé idyllique d'une communauté fictive. Il s'agit d'une vision mythique qui relève un peu de la recherche du grand roman des origines. A l'inverse le monde urbain est souvent dépeint par ceux qui enchantent le monde rural comme le monde des perturbations, le monde des tentations et de la perte. On retrouve fortement ce thème dans la littérature régionaliste allemande du début du XX^e siècle, la *Heimatkunst*. A noter que le chef de file de ce courant, Adolf Bartels, profondément antisémite, s'est rapproché par la suite des nazis et de la *Blut-und-Boden-Dichtung*. Mais, la ville, ce monde mélangé, cosmopolite, ce produit de la modernité, n'est-t-il pas aussi un espace de rencontres où les gens vont et viennent ? Traversée par des tensions, espace de disputes et de débats, n'est-elle pas d'abord le monde de la liberté et de la démocratie ? Un monde aussi où les différences sont acceptées plus facilement que dans des communautés plus réduites, grâce notamment à la protection tolérante d'un anonymat relatif ? Bref, quitter la communauté de la langue parlée, la communauté du dialecte, n'est-ce pas aussi quitter ce lieu des "racines", ce lieu où règne le même pour accéder à l'univers du mouvement et de la variété, aux sphères des "branchages" et du "feuillage", grâce à l'écrit, grâce au livre, grâce à la pensée critique ? L'ouverture que procure l'accès à une langue écrite, qu'il s'agisse en l'occurrence du français ou de l'allemand, ou, mieux, des deux langues et d'autres encore, n'est-elle pas infiniment plus positive que le repli sur la forme dialectale. Cette ouverture à l'écrit permet précisément

⁶Miguel Torga, *L'universel, c'est le local moins les murs*, William Blake and co. et Barnabooth édit., Bordeaux, 1986, page 25.

⁷Cf. pour un exemple contemporain de ces représentations enchantées le texte d'un auteur alsacien qui avait pourtant parcouru le monde, du Biafra au Vietnam, Louis Schittly, *Dr Näsdlä ou un automne sans colchiques*, paru aux éditions Hortus Sundgaviae en 1977.

toutes les dissidences, tandis que le repli sur le dialecte encourage plutôt la reproduction du même.

Autre difficulté. La langue parlée que Daniel Laumesfeld appelle le “francique” ne correspond-elle pas au fond tout simplement, certes avec la suppression de la connotation négative, au “patois” des agents de l'imposition du français ? En outre *le francique* est loin d'être unifié. Le problème est proche ici de celui de *l'alsacien* qui, d'un point de vue linguistique, est aussi une appellation confuse, imposée par la domination française, appellation tout aussi aliénée et aliénante à la limite. Car *l'alsacien* n'est pas plus unifié que *le francique*. Il désigne en fait l'ensemble des dialectes parlés en Alsace, des dialectes germaniques bien sûr, et pour être encore plus précis des dialectes alémaniques et franciques. De ce point de vue il peut être intéressant de signaler le nom donné par les indigènes à leur langue parlée : quand les habitants du pays de Bitche appellent leur langue parlée *daïtsch*, il n'y a a priori aucun problème pour penser le rapport de la langue parlée à la langue écrite, au *Hochdeutsch*. Il en est de même pour ceux qui en Alsace parlent d'*elsässerdaïtsch* ou de ceux qui en Moselle centrale parlent de *plattdaïtsch*. Par contre, quand la langue parlée est dénommée *platt* (ou pire “patois”) ou *alsacien* le rapport à la langue écrite, le rapport à l'allemand, est beaucoup moins évident, et même parfois dénié par certains régionalistes à la recherche d'une pureté originelle alsacienne ou francique. Cette recherche d'une originalité et à la limite d'une pureté originelle rapproche paradoxalement ceux-ci d'un Fustel de Coulange. Ce dernier n'est-il pas allé jusqu'à prétendre à la fin du siècle dernier que l'alsacien n'avait rien à voir avec l'allemand mais qu'il dérivait du celte ! Ce n'est pas étonnant alors que certains régionalistes en viennent à poursuivre des fantasmes : écrire le *platt* (le francique ou le luxembourgeois) ou écrire *l'alsacien*.

La répression linguistique jacobine a, dans un certain nombre de cas au moins, renforcé le désir de maîtriser la langue écrite allemande. Ainsi, parallèlement à ma découverte scolaire de la littérature française, très tôt je me suis plongé, dans la littérature allemande. Durant l'adolescence, la découverte de Kafka a été un véritable choc esthétique. Lire Kafka dans le texte, lire *das Schloss*, *der Prozess*, *Amerika*... Découvrir la correspondance étroite entre la langue parlée, *daïtsch*, le “patois” des instituteurs, le “ce-n'est-pas-de-l'allemand” des professeurs d'allemand du collège et la langue allemande écrite par Kafka. Finalement la barrière entre l'allemand parlé et l'allemand de la littérature, la “grande” langue allemande (*Hochdeutsch*) pouvait être franchie. La séparation était moins nette qu'on ne me le disait. Mes camarades de classe de l'école primaire qui sont, la plupart, partis travailler à l'usine à l'âge de quatorze ans ont certainement eu beaucoup plus de difficultés pour établir ces liens, voire tout simplement pour maîtriser suffisamment l'une des deux langues, afin de pouvoir dominer la lecture et l'écriture et accéder à la culture écrite. Car c'est l'école, d'abord l'enseignement de la langue et de la littérature allemande au lycée, et surtout la lecture de Kafka, qui m'ont fait découvrir ce lien et découvrir aussi la richesse et la beauté de cette langue allemande...

Dans les greniers d'Alsace et de Moselle on trouvait facilement après la guerre et jusque dans les années 1970, des exemplaires de « *Mein Kampf* » qui étaient distribués en quantité pendant l'annexion, à l'occasion de la remise de décorations comme à l'occasion des mariages. J'ai lu « *Mein Kampf* » dans le texte à l'âge de 17 ans. Hitler y exprime sa haine des Juifs, mais aussi son aversion vis-à-vis des Français presque à chaque page. Certes, l'antisémitisme peut parfaitement s'exprimer aussi dans la langue parlée. Et quand il n'y avait pas de Juif dans un village d'Alsace ou de Moselle, leurs habitants étaient parfaitement capables, y

compris après-guerre, de l'inventer, par exemple en qualifiant l'unique protestant de "Jud", le qualificatif étant bien entendu considéré comme infamant. Et quand sur onze familles juives il n'en restait plus que cinq dans tel village, personne ou presque ne s'inquiétait de ce qu'ils étaient devenus. J'ai donc lu « *Mein Kampf* » dans le texte. J'ai rencontré ainsi la matrice de ce qui allait devenir la langue du troisième Reich, la langue "nazie", la fameuse LTI (*Lingua Tertii Imperii*), magnifiquement analysée par Victor Klemperer. J'ai noté scrupuleusement dans un cahier tous les mots, somme toute assez nombreux, malgré ma familiarité avec la langue allemande, dont j'ignorais le sens précis. Le principal enseignement que j'en avais tiré sur le plan linguistique est le fait qu'un bon tiers de ces mots qui m'étaient plus ou moins inconnus relevaient du registre scatologique. C'est ainsi que j'ai découvert que la langue de l'antisémitisme et la langue anti-welsch (anti-française) était aussi une langue ordurière... C'est cette tendance de la langue nazie à flatter les instincts (de préférence les plus bas) plutôt que l'intelligence que relève Victor Klemperer de manière plus générale quand il fait cette observation qui n'a malheureusement pas perdu de son acuité aujourd'hui : « *Plus un discours s'adresse aux sens, moins il s'adresse à l'intellect, plus il est populaire. Il franchit la frontière qui sépare la popularité de la démagogie ou de la séduction d'un peuple dès lors qu'il passe délibérément du soulagement de l'intellect à sa mise hors circuit et à son engourdissement* »⁸.

Mais la langue de Hitler n'avait rigoureusement rien à voir avec la langue de Kafka ou celle de Heinrich Heine, de Karl Kraus, de Heinrich Böll ou de Max Frisch que j'ai découvert à peu près à la même époque, ou encore celle de Thomas Bernhard, d'Elias Canetti ou de Fritz Zorn, et de tant d'autres, que j'ai découvert plus tard. Découvrir aussi l'abîme qui sépare la langue de la haine et de la confusion et la "grande" langue allemande et sa clarté, découvrir la nécessité d'éviter de mêler la langue des nazis à celle des œuvres littéraires ou philosophiques... En même temps cette séparation que j'aurais souhaitée claire, limpide ne l'étais pas, loin de là même. La génération de nos parents n'a-t-elle pas été scolarisée dans les écoles nazies, l'allemand écrit appris dans ces écoles n'était-il pas fortement marqué par les stigmates de cette LTI ? D'autant plus que des traces, semble-t-il, restaient perceptibles dans certaines expressions, voire certains dictons venus tout droits de l'école de ces temps-là. Les dialectes ne sont pas restés "purs", loin s'en faut. D'autant que les nazis ont repris dans leur jargon écrit des mots ou des expressions qui étaient utilisés dans le langage populaire, donc dans les parlers dialectaux, mais qui avaient leur équivalent en *Hochdeutsch*. Ils en ont fait "leurs mots". Un seul exemple : *Mädel*, terme usité dans tous les dialectes de l'Allemagne du Sud, en Autriche ou en Alsace, pour désigner une jeune fille est repris par les nazis, par exemple, dans le nom de l'organisation destinée à encadrer les jeunes filles : le BDM - Bund deutscher Mädel -). Le nom utilisé en *Hochdeutsch* étant *Mädchen*.

Un des résultats de la répression linguistique jacobine (et de l'enseignement de l'allemand à l'école de la République !) a été de me conduire, comme beaucoup de mes camarades de collège et de lycée au départ dialectophones, à vouloir maîtriser, parallèlement au français, cette "grande" langue allemande. Et cela d'autant plus que le dialecte, le "patois" était décrié, considéré comme vil, comme moche, plus peut-être par les camarades de classe francophones que par les professeurs...

⁸Victor Klemperer, *LTI, La langue du IIIe Reich*, Albin Michel, Paris, 1996, page 81. Sur Klemperer voir aussi mon article : « Victor Klemperer, la résistance d'un intellectuel », *Raison Présente*, n° 128, 4^{ème} trimestre 1998, pp. 95-106.

La conjoncture linguistique et scolaire a fortement changé en 20 ou 30 années. Le mouvement régionaliste progressiste qui s'était développé après 1968 est non seulement arrivé tardivement, mais n'a pas pu ou pas su mettre l'accent sur la nécessité première de développer l'accès à la forme écrite des langues parlées en Alsace ou en Moselle, à savoir l'allemand littéraire, le *Hochdeutsch*. Une partie parfois majoritaire des mouvements régionalistes a poursuivi la quête d'une langue (écrite) impossible (le francique) ou disparue (le vieil allemand, l'alémanique, qui s'écrivait effectivement avant Luther et qui a sa littérature comme le français ancien a la sienne). Cette quête fantasmatique a contribué à leur échec, même si ce n'est certainement pas la raison principale.

Aujourd'hui la discussion sur les langues régionales se mêle très largement avec celle menée autour du bilinguisme⁹. Les défenseurs des langues régionales - ici du "francique", de l'"alsacien" ou de l'allemand, comme ailleurs du breton ou du catalan - se font en même temps les champions du bilinguisme avec notamment comme objectif de « *préserver une certaine image identitaire et certaines valeurs du patrimoine linguistique et culturel* »¹⁰. En conséquence, le bilinguisme qui sera promu comme allant de soi par les défenseurs des langues régionales sera ici le bilinguisme français-allemand (en Alsace ou en Moselle) ou ailleurs le bilinguisme français-breton ou français-catalan.

Seul problème, et il est de taille, on y reviendra, la pratique des dialectes germaniques a régressé de manière considérable dans les régions concernées : par exemple en Alsace ou en Moselle, les dialectes allemands sont aujourd'hui menacés d'extinction rapide. Pour justifier le bilinguisme français-allemand tel auteur tenant précisément compte de cette régression, est amené à s'appuyer en conséquence sur quelque chose de bien tenu : cette *capacité indéfinissable* (sic) qu'est le *Sprachgefühl* (le sens de la langue)¹¹. Le même recul a été enregistré en ce qui concerne l'enseignement de l'allemand comme langue vivante étrangère dans les collèges et lycées des trois départements concernés. La langue de Goethe a été supplantée par l'anglais quand il s'agit de l'enseignement de la première langue, et de plus en plus, par l'espagnol ou l'italien quand il s'agit de la seconde ou de la troisième langue¹². La prise en compte de ces changements linguistiques intervenus en Alsace et en Moselle depuis quelques décennies est indispensable. Elle n'a évidemment rien à voir avec une quelconque adhésion à l'idée d'une supposée "supériorité" de la langue française. Par ailleurs, nous ne discuterons pas de l'intérêt du bilinguisme, tellement cela devrait aller de soi : ceux qui maîtrisent deux langues (ou trois ou davantage) ont un avantage évident par rapport à ceux qui n'en maîtrisent qu'une, et comme cela a souvent été signalé, c'est le monolinguisme qui représente la situation la moins fréquente dans le monde, la plupart des habitants d'Afrique ou d'Asie par exemple, sont en effet au moins bilingues.

La connexion de ces deux débats - sur les langues régionales, et sur le bilinguisme - nous semble pourtant poser un certain nombre de problèmes à l'heure actuelle. En effet si la notion de bilinguisme renvoie à la pratique de deux langues, la question qui se pose est de savoir précisément de quelles langues et de quelles pratiques il s'agit. Est-il question de deux langues ayant le même statut et les mêmes caractéristiques ? Par exemple de deux langues qui non seulement se parlent, mais aussi qui s'écrivent, qui ont une littérature, bref, de deux systèmes d'expression et de communication qui renvoient, chacun, à un univers mental et culturel complexe, ayant une histoire, parfois récente, parfois pluriséculaire, éventuellement même des variantes. Cette histoire articule précisément langue, culture et nation, qu'il s'agisse de certaines "petites langues" qui ont été fixées, inventées, réformées au dix-

⁹Une partie des articles publiés dans le numéro 17 de la revue d'études interculturelles *Passerelles* publiée à Thionville (dans le dossier consacré au francique) sont de ce point de vue assez représentatifs du chevauchement de ces deux débats.

¹⁰Cf. Revue *Passerelles*, op. cit., p. 63.

¹¹Op. cit., p. 72. Pour justifier un bilinguisme français-allemand le même auteur développe par ailleurs des arguments économiques et géopolitiques. Ces arguments sont cependant très fragiles, quelle que soit la proximité géographique de l'Alsace et de la Moselle avec l'Allemagne ou la Suisse, au regard précisément de la mondialisation libérale de l'économie et de l'emprise croissante de la langue anglaise.

¹²Comme parallèlement l'enseignement du français régresse, aussi bien en Allemagne qu'en Espagne, pour ne prendre que ces deux exemples, supplanté là encore par l'anglais.

neuvième siècle comme le tchèque, le serbo-croate, le norvégien, etc.¹³ ou de “grandes langues” qui se sont forgées depuis plus longtemps dans des aires culturelles souvent plus larges comme par exemple l'anglais, l'espagnol, le français, l'allemand, ou encore le turc, le japonais, etc. Encore faut-il faire la distinction entre différentes formes ou différents niveaux d'une langue, notamment entre formes savantes et formes populaires...

Ou bien s'agit-il de deux langues dont l'une est la langue officielle (avec bien sûr une forme écrite) et l'autre une langue de statut inférieur, généralement non écrite, ou dont l'écrit n'est pas forcément maîtrisé par la plupart des locuteurs. La première est alors en même temps la langue de l'intégration nationale et/ou la langue de l'élite sociale et culturelle, bref la langue dominante, et la seconde, la langue vernaculaire des milieux populaires, la *Umgangssprache* (la langue d'usage). On aura reconnu dans cette dichotomie la situation dont la France a constitué l'archétype jusqu'au dix-neuvième siècle, voire le milieu du vingtième : le bilinguisme était alors la règle dans les campagnes. Dans ces dernières les langues régionales, les dialectes et plus largement les “parlers” se différenciaient nettement de la langue française officielle. Une situation analogue de bilinguisme caractérisait aussi, au cours du dix-neuvième et du vingtième siècles, la plupart des immigrés arrivés en France et occupant le plus souvent des emplois d'ouvriers. L'une des langues qu'ils devaient maîtriser était *de facto* presque toujours le français. Cette maîtrise (oral et/ou écrit) était certes très variable, notamment selon les milieux, professionnel et résidentiel, et selon le mode d'apprentissage (par imprégnation orale et/ou en passant par l'écrit) des personnes concernées. La seconde langue de ces immigrés (en fait, chronologiquement, la première), pour la plupart des ruraux pauvres, était selon leurs origines géographiques, par exemple le galicien, le napolitain, le piémontais, une forme d'arabe dialectal (comme les dialectes algérien ou marocain), ou encore le kabyle ou le kurde, etc.. Le plus souvent les immigrés ne maîtrisaient pas, ou alors seulement approximativement, la langue écrite correspondant plus ou moins à leur langue native, qu'il s'agisse de l'espagnol, du portugais, de l'italien ou de l'arabe classique¹⁴.

On rencontrait une configuration analogue dans certaines régions de France sans que les hommes et les femmes n'aient eu à se déplacer. La situation s'est cependant transformée dans le temps en raison du recul considérable de la pratique des langues régionales au cours du dix-neuvième et du vingtième siècle. C'est (ou c'était) le cas d'une partie au moins des autochtones qui, avant d'être scolarisés dans les écoles de la République et d'apprendre le français, ont d'abord appris, en famille et dans leur entourage quotidien, une langue différente du français, par exemple le catalan, le breton, l'occitan ou un dialecte allemand comme l'“alsacien” en Alsace et le “patois” en Moselle (pour reprendre ici les appellations aliénantes ou méprisantes imposées par la domination jacobine française pour désigner les dialectes allemands de ces régions).

Bref, il y a bilinguisme et bilinguisme. Ne confondons pas le bilinguisme des ruraux de la France du siècle dernier ou de la première moitié de celui-ci, celui des habitants d'une région qui parl(ai)ent majoritairement une langue différente de la langue officielle d'un pays, celui des immigrés, celui de leurs enfants, ou encore, celui des couples mixtes (par exemple franco-espagnol ou franco-allemand), et le

¹³Sur ce point voir l'ouvrage passionnant d'Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe - XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999 ou Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996 (édition originale : 1983).

¹⁴Juan Matas et Roland Pfefferkorn, « Mémoires de migrants. Le temps de la transition », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, n° 24, 1997.

bilinguisme de cadres, de chercheurs ou de fonctionnaires internationaux qui parlent l'anglais (le plus souvent) et une, ou plusieurs, autre(s) langue(s).

Les uns, notamment les derniers cités, maîtrisent les formes écrites de deux langues (voire davantage) et accèdent facilement aux univers mentaux correspondant. Cette maîtrise constitue précisément un atout pour assurer la transmission des ressources culturelles et la reproduction sociale d'une génération à la suivante. De plus des sections spéciales sont prévues dans les écoles pour accueillir leurs enfants. Celles-ci permettent à ces derniers de rester entre eux (c'est notamment le cas des classes bilingues anglais-français ou allemand-français et des sections internationales - mais, comme par hasard, il n'y a pas de section arabe, turque, ou portugaise dans les lycées internationaux, ni d'autres classes bilingues). Le bilinguisme permet donc d'éviter le mélange social aux enfants concernés (il s'agit bien sûr ici majoritairement d'enfants de "milieux favorisés"). C'est la raison pour laquelle les classes bilingues n'ont de sens dans le cadre d'une école véritablement démocratique que si elles scolarisent effectivement tous les enfants, sinon elles sont simplement un moyen pour les catégories supérieures de scolariser leurs enfants à part (à la fois séparés du commun et mis dans des conditions plus favorables).

D'autres personnes maîtrisent la forme écrite d'une seule langue, la maîtrise de la forme orale de la seconde pouvant cependant, dans le cas en particulier des enfants d'immigrés ou par exemple des Alsaciens et des Mosellans parlant le dialecte, représenter un atout pour l'apprentissage d'une seconde, voire d'une troisième langue au collège ou en lycée.

Certaines personnes enfin, ne maîtrisent la forme écrite d'aucune des langues parlées.

Ne confondons pas non plus la situation des différentes générations : les enfants des immigrés ne sont pas dans une situation comparable à celle de leurs parents. Ils vivent, grandissent, sont scolarisés dans le pays d'arrivée et d'adoption de leurs parents. Ce pays est bien sûr devenu leur pays. De même les habitants d'Alsace ou de Moselle ne sont plus, sur le plan linguistique, dans la même situation aujourd'hui par rapport à celle d'hier ou d'avant-hier. La pratique des dialectes allemands dans les trois départements de l'Est a en effet très fortement reculé ces dernières décennies. Nous ne reviendrons pas ici sur l'histoire politique et linguistique compliquée et heurtée de l'Alsace et de la Lorraine. L'important réside aujourd'hui dans la réalité de ce déclin des dialectes allemands. Ce déclin et les conséquences qui en résultent font certes débat. Mais il nous semble essentiel de ne pas nous leurrer sur les faits, car ce déclin est extrêmement rapide et il nous semble irréversible en raison d'un grand nombre d'indices convergents. Rappelons-en quelques uns avant de clore notre propos :

1) La langue couramment utilisée dans les villes est très majoritairement, sinon quasi-exclusivement dans les grandes villes comme Strasbourg, Metz ou Mulhouse, le français ; dans les commerces des grandes villes, le français a très largement supplanté le dialecte allemand, et ne parlons pas des administrations... D'une façon générale, la maîtrise du dialecte a reculé fortement dans l'ensemble de la population. Importante parmi les plus âgés, elle est désormais marginale parmi les plus jeunes.

2) Les éditions bilingues des quotidiens régionaux ont connu un recul régulier considérable : l'édition bilingue du *Républicain Lorrain : France Journal* (sic) a été supprimée depuis longtemps ; par ailleurs, n'en doutons pas, la fin de l'édition bilingue des *Dernières Nouvelles d'Alsace* est proche étant donné son déficit chronique croissant.. Quand viendra ce moment symbolique tout le monde réalisera

que l'“alsacien” est bel et bien mort ! Et que la francisation des provinces du Rhin est achevée.

3) Depuis plusieurs décennies le dialecte n'est plus la langue de l'intégration locale des gens venus d'ailleurs (qu'il s'agisse au demeurant de Français “de l'intérieur” ou d'étrangers). Ce phénomène a été plus ou moins précoce selon les lieux, notamment selon la taille de la commune, mais, même dans les zones où le dialecte s'est maintenu le mieux et le plus longtemps l'intégration passe depuis quelques décennies déjà par le français.

4) Enfin, et c'est à nos yeux le facteur décisif, les jeunes enfants ne parlent plus nulle part le dialecte *entre eux*, y compris dans les campagnes, par exemple dans les villages d'Alsace du Nord, du pays de Bitche ou du Sundgau. Certes une petite minorité des enfants passe encore par un apprentissage passif du dialecte et quelques-uns, plus rares encore, parlent le dialecte avec leurs parents ou leurs grands-parents.

- III -

Le résultat est donc là : la pratique des dialectes germaniques s'est effondrée en Alsace et en Moselle. Les nouvelles générations sont scolarisées et socialisées en français. Mais, pour les générations plus âgées (mais pas forcément très âgées, car le phénomène connaît des variations importantes suivant les lieux), au lieu de maîtriser deux langues écrites, ce qui est par exemple le cas d'une grande partie des Luxembourgeois, beaucoup d'adultes, Mosellans et Alsaciens dialectophones, qui ont quitté l'école à 14 ans ou à 16 ans, n'en maîtrisent finalement aucune.

Faut-il se réjouir du déclin des dialectes allemands en Alsace et en Moselle ? Faut-il le déplorer ? A notre avis ni l'un, ni l'autre, mais il faut savoir en prendre acte, et ne pas courir après un mythe. Aujourd'hui en Alsace comme en Moselle, le bilinguisme régional (c'est-à-dire français-dialecte allemand) ne concerne plus qu'une fraction très réduite des jeunes scolarisés, même s'il demeure évidemment vivace dans les maisons de retraite ou les maisons de retraite ou les hôpitaux. La question du bilinguisme se pose par conséquent désormais en Alsace et en Moselle en des termes très proches de la manière dont elle peut se poser à Toulouse, à Nice, à Marseille, dans le Maine-et-Loire ou à Rodez. Cette question, en particulier quand il s'agit de la mise en place de classes bilingues, se pose donc aujourd'hui davantage comme une question sociale que comme une question régionale.